

# LE FABULEUX TRÉSOR DU GOLFE PERSIQUE



Avant que l'or noir ne fasse la fortune des pays de la péninsule arabique, certains nomades s'étaient installés le long de la rive sud du golfe Persique et risquaient leur vie en pêchant la première grande richesse de la région: les perles. Si cette pratique a aujourd'hui disparu, les Emirats possèdent toujours l'un des plus fabuleux trésors de perles au monde. Enquête sur un secret bien gardé.

Dossier publié le  
**29 juin 2015**

Dossier dirigé par  
**Francis Le Guen**

Avec la participation de  
**Guillaume Henchoz**

## Chapitre 1 - Plongée dans les eaux du golfe Persique



L'eau est verte, chargée de plancton et la visibilité ne dépasse pas cinq mètres. Nos bulles d'air filent presque à l'horizontale: un fort courant nous entraîne, le long d'un tombant piqué de gorgones bleues qui vibrent dans les tornades de poissons. A vingt-cinq mètres de profondeur, nous nous rétablissons devant l'entrée d'une grotte où le contre-courant nous offre un répit. Juste au-dessus de nous, deux raies aigles occultent un instant le soleil vert et soudain, fixée sur la paroi, je la vois: une huître géante à la coquille coupante comme un rasoir, entrouverte et laissant apparaître sa chair orange vif. Une huître perlière, une *pinctada margaritifera* de presque vingt centimètres de diamètre!

Depuis quelques jours, je plonge dans les eaux de l'archipel de Musandam, à l'extrême nord du Sultanat d'Oman. Une région désertique dont la côte est découpée par des fjords. Roches sauvages et falaises vertigineuses viennent mourir dans le Golfe Persique. Ce territoire est celui des pêcheurs de perles. Comment ne pas s'identifier à ces plongeurs des siècles passés, risquant leur vie pour remonter les trésors de ces eaux? «*Quand la pure lumière de la pleine lune brille à travers les mers, les huîtres remontent en*

*surface et, caressées par les vagues, ouvrent leur coquille pour capturer une goutte de nuit d'argent. Ainsi naissent les perles...»,* raconte une légende locale. Mais le quotidien des plongeurs était moins poétique. 80 hommes dont beaucoup d'esclaves, entassés sur un sambouk en bois et qui plongeaient en apnée jusqu'à soixante fois par jour au-delà de trente mètres. Des campagnes de 120 jours en mer à raison de douze à seize heures de travail quotidien sous un soleil de plomb et dans la promiscuité qu'on imagine.



Leur équipement se composait d'une combinaison de coton pour se protéger des piqures de méduses, d'un pince-nez en écaille ou en os, de bouchons d'oreille en cire d'abeille et de petits étuis en cuir semblables des dés à coudre pour protéger les doigts des coquilles tranchantes. Les plus chanceux étaient équipés de lunettes en écaille de tortue en guise de masque. Aidés d'une grosse pierre pour accélérer leur descente, les plongeurs restaient entre une minute et une minute trente sous l'eau, le temps de ramasser les huîtres qu'ils entassaient dans leur panier à raison de 8 à 10 par plongée. Lorsqu'ils venaient à manquer d'air, ils étaient ramenés prestement à la surface grâce une corde manœuvrée par un saïb, un haleur. Ce travail, très éprouvant, exposait les plongeurs aux méduses, aux requins et aux raies venimeuses. Les accidents étaient nombreux.

Avec, toujours, la crainte du sanna, cette syncope qui survenait en surface quand on avait plongé trop longtemps...

Après deux heures de navigation, nous sommes cette fois à l'extrême nord du Musandam, face à l'Iran, où s'enroulent les courants menaçants du détroit d'Ormuz. Une terre à naufrages. Sous l'eau, nous filons au milieu des chaos de roches noires couvertes d'éponges orange fluo, au dessus de champs d'alcyonaires roses. L'eau vert jade, épaisse, pulsatile, vivante, nous enveloppe dans un cocon précieux et mobile où la visibilité est réduite à quelques mètres. C'est alors qu'issues du néant, des membrures de bois apparaissent et se précisent... Une coque! Nous sommes devant l'épave d'un dhow posée dans une pente d'éboulis, jusqu'à un fond de sable ridé à trente mètres sous la surface. Serait-ce le bateau de Sinbad? Ou l'un de ces sambouks alourdis de perles, ayant coulé au retour d'une campagne? Nous inspectons le ventre du navire, au milieu des cables et des débris mais les seules perles que nous voyons sont celles qui sortent de nos détendeurs. Ce qui est sûr cependant, c'est que nous sommes ici au coeur des champs d'huîtres perlières du Golfe Persique, les plus anciens du monde, ceux qui firent la richesse des sultans.



Sous l'oeil attentif d'un aigle pêcheur posé sur son rocher, nous achevons cette plongée palpitante en compagnie de Chris Chellapermal qui nous a amené jusqu'ici grâce à la logistique de son centre Nomad Ocean Adventures et de Victor Cassé, qui va devenir mon guide à travers les Emirats, pour cette quête historique des perles au pays de l'or noir. En direction de Dubaï, tandis que nous traçons le chemin dans les dunes du Sharjah, Victor se révèle intarissable. Après des études à Sciences Po, une maîtrise d'histoire, et une expertise en relations internationales, il s'est établi ici comme guide. Il connaît bien l'histoire locale de la perle et je ne suis pas au bout de mes surprises ...

###

## Chapitre 2 - La plus ancienne perle du monde

Les perles font partie de notre histoire. Elles sont présentes dans les écrits ainsi que dans les légendes orales. On croyait jusqu'à présent que leur collecte remontait à 2700 ans, grâce aux traces retrouvées sur des sculptures et des pièces de monnaie. Le plus ancien collier connu à ce jour est celui de Suse. Il est constitué de trois rangs de 72 perles chacun, provient du tombeau d'une reine de la Perse Achéménide et date d'environ 2'400 ans. Mais la découverte récente d'une perle sur un site néolithique dans l'Emirat de Umm al Quwain, fait remonter son origine à 5'500 ans avant notre ère. C'est la plus vieille perle jamais retrouvée jusqu'à présent.

Les bancs d'huîtres perlières du Golfe Persique sont indiscutablement les plus anciens et les plus importants jamais connus. Les conditions sont idéales pour la pêche: eaux peu profondes, chaudes, avec des sources d'eau douce en pleine mer. Ici prolifèrent deux espèces d'huîtres perlières, la *Pinctada margaritifera* et la *Pinctada radiata*, plus petite que la première mais plus facile à pêcher et de meilleure qualité.



Depuis la fin de l'âge de pierre, il y a plus de 7'000 ans, la vie dans la région a donc gravité autour de la perle. Ptolémée, un chroniqueur de la période hellénistique, relate l'existence de pêcheries de perles à Tylos au Bahrein. Bien avant déjà, l'épopée du mésopotamien Gilgamesh raconte comment il plongeait dans les profondeurs de la mer avec des poids attachés aux pieds pour aller ramasser les «fleurs de l'immortalité». Plus tard, Pline l'Ancien écrivit dans son *Historia Naturalis* que les perles étaient les denrées les plus chères de tout l'Empire romain et que celles du Golfe étaient les plus appréciées. Divine perle? La Bible définit le Paradis comme une «perle de grand prix» et le Coran évoque la présence de perles dans les cieux...

On connaît plus de soixante-dix variétés d'huîtres perlières, pour la plupart de la famille des pinctadines. Certaines huîtres sont

réputées pour leurs perles, d'autres pour leurs coquilles. Comme la plupart des mollusques bivalves, la *Pinctada margaritifera* est un filtreur suspensivore : elle consomme le phytoplancton (micro-algues, cyanobactéries) et les particules en suspension dans l'eau. La nourriture est retenue par les cils des branchies, enrobée de mucus, et digérée dans l'estomac grâce à un stylet broyeur. L'huître a aussi la capacité d'absorber directement des substances organiques dissoutes, au niveau des branchies.

L'huître se fixe, à l'aide de son byssus, (un réseau de filaments très résistants), sur les roches coralliennes mortes, les coquilles de mollusques. On la rencontre depuis la zone de balancement des marées et jusqu'à une centaine de mètres de profondeur. L'activité de cette nacre est optimale entre 20 et 30 mètres. D'un diamètre d'environ 15 à 20 centimètres, la coquille est épaisse, le poids d'une huître pouvant atteindre trois kilogs.

Le manteau de l'huître, grâce aux cellules épithéliales qu'il renferme, sécrète la nacre constituant la perle. Lorsqu'un grain de sable pénètre accidentellement à l'intérieur des tissus de l'huître, il entraîne un phénomène de défense qui provoque la sécrétion de matière perlrière dans un sac perlier dont les parois internes sont tapissées de cellules épithéliales. Au bout de plusieurs mois, une perle est née. Composée de 90 % d'aragonite (carbonate de calcium), de 5 à 6 % de conchyoline (matière organique qui sert de lien), d'eau et de divers sels minéraux.

Les perles ont un diamètre compris entre 8 et 16 mm et leurs formes sont très variables: rondes, cerclées, semi-rondes, en poires, baroques... Outre la taille, la forme, la couleur et l'état de sa surface, deux adjectifs déterminent la qualité d'une perle : le lustre et l'orient. Le lustre est dû à la réflexion de la lumière sur la surface de la perle et l'orient à la diffraction des rayons lumineux sur la surface opaque de la perle, qui donnent une irisation caractéristique. Je vais avoir l'occasion de l'apprécier, à Dubaï, notre prochaine étape.

###

### Chapitre 3 - Les trésors du Creek

Nous approchons de Dubaï, la tentaculaire cité de métal et de verre germée du sable en moins de dix ans. Exubérance et démesure que cette ville de tous les records qui fait bien des envieux et à propos de laquelle tout et souvent n'importe quoi a été écrit. C'est par exemple une erreur de croire que la formidable prospérité de Dubaï ne serait due qu'au pétrole. La cité avait déjà commencé à se développer des années auparavant le développement de l'or noir grâce aux visions d'avenir de ses dirigeants et à leur sens du commerce. Avant la découverte du pétrole, les Dubaïotes vivaient essentiellement dans le désert, au sein de tribus aux règles strictes, mais certains s'étaient déjà tournés vers la mer, pratiquant le commerce et les «transferts de technologie» bien avant l'heure...

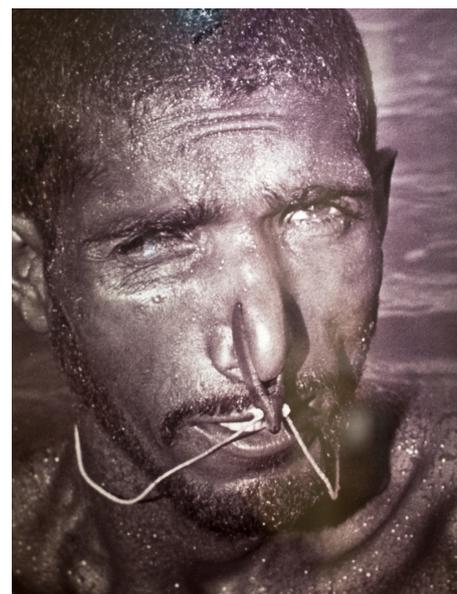


«*Ce qui est bon pour les marchands est bon pour Dubaï!*», avait coutume de rappeler le Sheikh Rashid Bin Saeed Al Maktoum. C'est son grand-père qui a décidé de créer au début du 20e siècle une zone franche sur le Creek, un bras de mer s'enfonçant profondément dans les terres et constituant un port naturel propice aux échanges. Une idée de génie en ces temps où une forte pression fiscale régnait sur l'Empire Ottoman. En quelques années, quantité de marchands de tous horizons viennent s'y installer. C'est à cette époque que se crée par exemple, Bastakiya, le quartier

iranien. C'est le lieu de tous les échanges commerciaux. Un atavisme toujours vivant aujourd'hui comme on le constate sur le port où des "dhows" venus de tout le monde arabe jettent l'ancre, le temps d'une négociation, d'un chargement ou d'un déchargement.

Tournant le dos aux buildings géants, Victor m'entraîne vers Deïra, l'autre rive du Creek, celle du grand souk. Labyrinthe de ruelles, de boutiques, d'étals où nous nous perdons, dans le parfum de l'encens brut qui déborde des paniers. Le souk des épices, le souk de l'or... des montres précieuses, des lingots, des bijoux et même quelques perles... de culture! Tous ces trésors sont exposés à même la rue, sans protection apparente. Il est vrai que la délinquance à Dubaï est fortement découragée... Nous rejoignons Bur Dubaï, l'autre rive du Creek sur un "abra", un petit bateau traditionnel à moteur apparent. Direction le musée Sheikh Saeed Al Maktoum où se trouve réunie dans les salles voutées en torchis et blocs de corail toute l'histoire des pêcheurs de perles du Golfe persique. Des photos d'époque, des maquettes de bateaux, des cartes anciennes... Sur un portulan pelucheux, à l'encre presque effacée, je repère la position des champs de perles, partout dans le Golfe, minutieusement inscrits. Huit zones étaient particulièrement riches, le long des côtes de l'Iran, de l'Arabie Saoudite, du Koweït et du Qatar.

Une photo me touche particulièrement: je croise la tristesse d'un regard en noir et blanc aveuglé de soleil. Une vie de forçat brûlée pour quelques grammes de nacre. Et, une fois de plus, je voyage dans le temps... sous la voûte étoilée de ces mille et unes nuits, à laquelle les marins se fiaient pour se diriger en mer, j'ai l'impression d'être parmi eux. Maniant la sonde en plomb inlassablement mouillée et remontée, pour connaître la profondeur et la nature des fonds. Essayant de trouver une petite place sur le pont, au milieu de compagnons d'infortune, pour soigner mes plaies à vif et voler un bref repos avant la venue du jour incendiaire, toujours recommencé.



On estime qu'environ 20 % des huîtres pêchées dans la région à l'époque contenaient des perles. Si bien qu'il fallait remonter des

centaines voire des milliers d'huîtres pour espérer trouver une «larme des dieux». Chaque année, entre juin et octobre, la saison était officiellement ouverte par les Sheikhs. C'étaient les Nakhudas, les capitaines des bateaux, qui décidaient de la date du départ. Les équipages quittaient alors la côte en flottille de dows, à voile triangulaire, jusqu'aux bancs d'huîtres sur lesquels ils restaient en moyenne 120 jours avec quelques rares aller-retour à terre pour se procurer de l'eau, des dattes, du riz et du café qui étaient, avec le poisson, la base de la nourriture à bord. Les bateaux de taille variable étaient propulsés à la rame et à la voile et si certains équipages n'étaient composés que de quelques hommes, les plus gros en comptaient jusqu'à 80. La flotte perlière comptait près de 1'200 navires au début du XXème siècle.

L'accès aux bancs était libre et aucun Sheikh n'avait la possibilité de s'en attribuer une partie. Mais leur exploitation était strictement réservée aux Arabes de la côte et la pêche réalisée parfois par des embarcations étrangères était très mal perçue et pouvait dégénérer en conflit. Une fois les bateaux ancrés, les plongeurs travaillaient toute la journée, ne s'arrêtant que pour la prière, le café et une courte nuit agitée, à même le pont. Les huîtres étaient ouvertes par d'autres hommes le lendemain matin, opération plus facile après une nuit à l'air libre. Les perles étaient alors récupérées et triées sous la surveillance étroite du capitaine.

Une fois de retour à terre, les Nakhudas procédaient à la vente de la récolte grâce aux intermédiaires, les Tawash, et reversaient une maigre part du butin aux plongeurs. Triées avec différents tamis, les perles étaient enveloppées dans un «egmesh», un tissu rouge vif et les Tawash revendaient alors les perles à l'unité ou au poids aux marchands internationaux, souvent indiens, qui allaient ensuite les négocier à leur tour jusqu'à Bagdad ou Bombay. Quand la saison était terminée, les hommes d'équipage retournaient passer l'hiver dans leurs oasis pour la récolte des dattes. C'est ainsi que certaines populations bédouines ont abandonné leur mode de vie semi-nomade et se sont sédentarisées, contribuant au développement des villages côtiers qui se sont ensuite transformés en mégapoles à

l'instar de Dubaï. Que reste-t-il de ces trésors de perles aujourd'hui? Avec un sourire mystérieux, Victor m'informe que quelqu'un nous attend, à la banque...

###

#### Chapitre 4 - Dans la caverne d'Ali Baba

Sur une rive du Creek, une tour de verre se dresse, plutôt modeste par rapport aux buildings géants qui l'entoure. Nous avons rendez-vous au quinzième étage de la National Bank of Dubaï. La porte blindée ronde pivote sur ses gonds, sans un bruit, et je n'en crois pas mes yeux: nous voilà dans la caverne d'Ali Baba! Partout des perles. Par milliers, par millions même... Dans des sacs, des plats; des perles brutes, en colliers... Nous sommes au coeur de la plus grande réserve mondiale de perles naturelles! Ce musée extraordinaire a été inauguré en 2003 et on n'y accède que sur invitation. Jamila Bu-eisha, la gardienne du trésor, nous accueille, dans son tchador impeccable. Elle raconte: *«Ali Bin Abdullah Al Owais est né en 1925. C'était un marchand et, passionné par les perles, il commença à les collectionner jusqu'à sa mort en l'an 2000. Son fils, le Sultan Bin Ali Al Owais poursuivit son oeuvre et amassa au cours de toute sa vie une fabuleuse collection de perles naturelles, sans doute la plus importante du monde, qu'il légua ensuite aux peuples du Golfe, sous la bonne garde de notre banque.»*



En égrenant une pleine poignée de perles d'un air songeur, Victor me précise que, dans les mythes et légendes locales, ces dernières sont associées à la longévité, la beauté et la perfection. C'était très cher, très précieux. Pour les hommes qui récoltaient les perles, elles constituaient bien plus qu'un objet de beauté: c'était un mode de vie. Avec peu de ressources à terre, ces perles étaient une opportunité extraordinaire offerte par la mer. *«On dit aussi que le blanc de notre drapeau des Emirats arabes unis est un hommage à la couleur de la perle originelle»*, reprend Jamila.

J'apprends également que l'existence de ce marché attirait des plongeurs de partout: de l'île de Socotra, du Yemen, d'Oman, tandis que des marchands hindous, iraniens, ou venus d'autres pays arabes débarquaient à Dubaï pour vendre des textiles, des épices et du riz. Les hindous contrôlaient de fait l'industrie de la perle au milieu du XIXe siècle, exportant principalement sur Mumbai (Bombay), le plus grand marché de perles au monde. Le fruit de ces pêches miraculeuses restait rarement dans le Golfe où peu de gens pouvaient se les offrir. L'essentiel était exporté en Perse, en Turquie, en Inde, et vendu sur les marchés chinois et européens.



Cette industrie explosa avec l'intégration dans le marché global, en particulier après le milieu du XVIIIe siècle.

«Vous savez, raconte Jamila qui aime parsemer son récit de chiffres éloquentes, les plongeurs étaient bien peu payés pour cette matière brute si l'on considère la valeur que représentaient les perles. De 1790 à 1905, leur prix a été multiplié par six! Sur le marché de Mumbai, en 1917, un simple gramme de perles du Golfe valait 320 grammes d'or et 7,7 kilogs d'argent. C'est cette même année que Cartier pu s'acheter un building entier à Manhattan avec un seul collier de perles à deux rangs, d'une valeur de 1,2 millions de dollars! Entre 1830 et 1900 les perles du Golfe généraient un revenu annuel d'environ 1,75 millions de dollars. Au 20e siècle ce revenu est monté à 4 millions... »

C'est ainsi que pour satisfaire la demande, le nombre de bateau a augmenté, de 3'000 en 1810 à plus de 4'500, 90 ans plus tard. En 1907, Bahreïn en possédait plus de 2'000. A Dubaï, le nombre a triplé, positionnant le port comme un incontournable centre de commerce. En 1878, environ 35'000 hommes travaillaient autour de la perle dans le Golfe. Au début du 20e siècle, ils étaient 74'000. La population masculine entière de Dubaï, d'Abu Dhabi et du Qatar était dépendante de la perle et plus de 50% de la population du Koweït, du Sarjah et d'Umm al Qaiwain.

Mais à la fin du XIXe siècle, le Japonais Kokichi Mikimoto découvre le procédé de création de perles de culture. Et en 1916, elles envahissent le monde à raison de millions par an. C'est la ruine des pêcheurs traditionnels. Ici à Dubaï où les gens étaient extrêmement pauvres, la précarité s'est installée, parfois jusqu'à la disette. La dernière flotte perlière prit la mer en 1949 à une époque où les perles avaient déjà perdu 90% de leur valeur.

C'est alors qu'en 1932, la Standard Oil Company découvre du pétrole à Bahrain. Les explorations révèlent des champs immenses, un peu partout. A partir des années soixante, les premières exportations apportent aux Emirats une nouvelle source de revenu florissante. L'économie est reliée étroitement aux échanges. Du commerce des perles à celui du pétrole quelques années se sont écoulées mais le principe du négoce est resté le même. L'or blanc a simplement cédé la place à l'or noir.

Des perles plein les yeux, je me retrouve au dehors sous l'implacable soleil à mirages. Et je me prends alors à rêver à toutes ces huitres vues au cours de nos plongées. Depuis le temps qu'elles ne sont plus pêchées, nul doute que certaines d'entre elles renferment aujourd'hui le plus gros des trésors de nacre...

###